

Université de Montréal

Les divers problèmes de la causalité mentale : De Davidson à Kim

Par

Sébastien Patry

Département de philosophie

Mémoire présenté à la Faculté des arts et sciences

En vue de l'obtention du grade de maître

En philosophie

Février 2006



B

29

U54

2006

V. 027

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des arts et sciences

Ce mémoire intitulé :

Les divers problèmes de la causalité mentale : De Davidson à Kim

Présenté par :

Sébastien Patry

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

.....  
*Jean-Pierre Marquis*  
.....  
Président-rapporteur

.....  
*Daniel Laurier*  
.....  
Directeur de recherche

.....  
*François LePage*  
.....  
Membre du jury

## Résumé

Le présent mémoire a pour but d'évaluer deux théories de l'esprit contemporaines : l'Anomie du mental de Donald Davidson et le Réalisationnisme physique de Jaegwon Kim. Ces théories ont ceci de commun qu'elles sont toutes deux accablées du problème de la causalité des propriétés mentales. Chez Davidson, ce problème provient de l'apparente incompatibilité entre trois présupposés de base. Chez Kim, le problème vient du fait que les propriétés mentales sont définies comme des propriétés de deuxième ordre. Une attention particulière sera portée à ce problème et aux solutions que lui apportent les deux principaux auteurs. Divers sujets de philosophie de l'esprit sont introduits. Parmi eux, on retrouve la position réductionniste, l'argument de la réalisation multiple, l'argument des propriétés phénoménales, l'identité des types, l'identité des occurrences, l'anomie, la survenance, la conception huméenne de la causalité, la conception méréologique des sciences et la théorie des événements comme instance de propriété. La notion de survenance, qui se présente d'abord comme une solution intéressante au problème de la place de l'esprit dans la nature, n'est pas rejetée mais elle ne se présente plus, à la fin du mémoire, comme une hypothèse constructive.

## Mots clés

Survenance ; identité ; types ; philosophie ; esprit ; anomie ; réductionnisme ; réalisation ; fonctionnalisme ; propriété

## Abstract

The present thesis has for object two theory in contemporary philosophy of mind : Mental Anomalous Monism, from Donald Davidson, and Physical Realisationism, from Jaegwon Kim. Those theories have in common the problem of the causality of mental properties. For Davidson, this problem comes from the apparent incompatibility between three assumptions of anomalous monism. For Kim, the problem comes from the fact that he defines mental properties as second order. This thesis will be focused on this problem and the solutions both authors have come up with. Some important subjects in contemporary philosophy of mind will briefly be approached, such as reductionism, the humean conception of causality, the mereological conception of science, supervenience, anomalous monism and the theory of events as property exemplification. Supervenience will be shown to be short of a constructive hypotesis, since it is an aspect of many theories of mind, which is insufficient to answer the problem of mental causality.

## Key words

Supervenience ; identity ; types ; philosophy ; mind ; anomalous ; reductionism ; realisation ; functionalism ; properties

## Table des matières

Résumé.....	1
Le problème du déterminisme.....	4
L'importance d'une relation corps/esprit.....	6
Chapitre 1.....	7
Profil d'une conception de l'esprit.....	7
« state type identity theory ».....	9
L'argument des propriétés phénoménales.....	10
L'argument de la réalisation multiple.....	14
Chapitre 2.....	18
Action et événement.....	18
Tokens v.s. Types.....	21
Monisme anomal.....	22
L'interactionnisme causal.....	23
Une conception huméenne de la causalité.....	24
L'anomie.....	25
Problèmes de causalité.....	26
Chapitre 3.....	31
L'événement comme instance d'une propriété.....	31
Relation de survenance.....	33
Survenance faible.....	33
Survenance forte.....	37
« Physical realisationism ».....	39
Problème du « physical realisationism ».....	41
Conclusion.....	47
Heil, dispositions mentales contres propriétés de deuxième ordre.....	48

## Introduction

L'univers est une machine à faire de la conscience.  
Hubert Reeves, *Patience dans l'azur*

L'esprit n'est que l'aboutissement de l'aventure de la matière.  
Il n'a pas d'autre origine que l'ensemble du cosmos.  
Albert Jacquart,  
*Petite philosophie à l'usage des non-philosophes*

L'origine de la conscience dans l'univers constitue un mystère incroyablement passionnant. Tant pour la science que pour la religion, la conscience et l'esprit ont été des sujets d'étonnement et de fascination depuis bien longtemps. Il semble que depuis toujours les Hommes ont tenté d'expliquer le fonctionnement de ces capacités formidables de raisonner, de se représenter le monde, de ressentir des émotions, et de bien d'autres choses, sans toutefois formuler de théories définitives. Expliquer la nature de l'esprit a constitué un défi énorme pour bon nombre de théories scientifiques et métaphysiques. Aujourd'hui encore, on spéculé à propos de ces questions.

Quelles sont les raisons pour lesquelles ces problèmes demeurent importants? Pourquoi y revenons-nous constamment, d'époque en époque? Peut-être y-a-t-il un appel profond à la condition humaine, au cœur de chacune de ces questions. Qui sait? Toujours est-il que ces interrogations fondamentales sont solidement inscrites au sein de la culture occidentale, comme bon nombre d'autres questions métaphysiques. Il semble évident qu'elles sont là pour rester. Il semble aussi raisonnable d'affirmer que ces questions ne seront pas résolues définitivement dans un avenir prochain. Peut-être trouvera-t-on des solutions raisonnables à certaines incarnations de ces problèmes, comme on l'a fait par le passé. Néanmoins, les problèmes tenaces se représentent souvent sous de nouvelles formes, suivant la résolution de l'une de leurs incarnations. D'où la difficulté de les résoudre pour de bon. Ces problèmes occupent un espace particulier dans notre culture, que nous ne pouvons ni oublier, ni faire disparaître.

Des problèmes récurrents existent dans toutes les branches de la philosophie. En épistémologie, par exemple, le scepticisme d'origine pyrrhonienne se renouvelle constamment. Malgré les nombreuses théories de la connaissance jalonnant les époques, le doute concernant l'acuité des sens n'a jamais vraiment disparu. En morale, la question de la justice a occupé l'esprit des théoriciens de Platon à nos jours. Plusieurs définitions ont été données du concept, mais aucune ne peut se vanter de le saisir dans son ensemble. Les exemples foisonnent. Cette résurgence des problèmes philosophiques ne constitue pas un échec de la philosophie, au contraire. Chaque époque a la responsabilité de résoudre ses formulations particulières de ces problèmes. Le travail est constamment à refaire selon les mouvements culturels des époques.

### **Le problème du déterminisme**

Un problème traditionnel de la culture philosophique, étroitement lié à celui de la place de l'esprit dans l'univers, est celui du déterminisme. On en retrouve les premières traces chez les stoïciens. À l'époque, le problème surgit principalement d'une conception purement matérialiste de la relation de l'âme au corps. Selon les premiers stoïciens, le monde physique serait soumis à une succession causale déterminée, semblable à l'enchaînement de la chute de pièces de dominos. Le corps humain serait déterminé par cet enchaînement d'événements. L'âme n'aurait pas le pouvoir d'intervenir sur l'aboutissement des événements relevant du monde physique. En effet, pour les stoïciens, l'âme était un corps, et elle aussi était soumise au déterminisme causal. La seule liberté propre à l'âme serait l'attitude de la personne face à son destin. Cette position, on la nomme *déterministe*. Le problème philosophique posé par la position déterministe est qu'elle remet en question l'idée selon laquelle les individus sont naturellement libres.

Le problème du déterminisme a pris de nombreuses formes dans la tradition philosophique. Une de ses incarnations la plus connue est sans aucun doute présente chez Descartes. Selon la conception dualiste de la relation entre l'esprit et la matière, il existerait une dichotomie fondamentale entre ces deux substances, l'une étant libre



et l'autre déterminée. Comme les stoïciens, Descartes croit que le corps est soumis aux lois mécaniques du monde physique. Sa connaissance sommaire de la physiologie humaine l'a poussé à croire que le corps était semblable à un automate, répondant aux influences de l'environnement par réflexes préprogrammés. L'âme par contre, appartenant à un autre type de substance, est capable d'autodétermination. Ainsi, l'homme serait dans la même situation que l'animal, car il possède un corps, il réagit aux stimulations et est entraîné par le flot des événements. Parallèlement au corps, l'âme elle, est libre. Elle incarne le libre-arbitre humain, quoique elle soit souvent influencée par son interaction avec le corps. L'âme cause un mouvement du corps, et inversement le corps cause des changements dans l'âme. Ce qui permet à l'âme d'être tout de même libre est qu'elle n'est pas soumise à des lois mécaniques, comme il en existe pour la substance physique.

Beaucoup ont reproché<sup>1</sup> à Descartes de ne pas être en mesure d'expliquer la possibilité qu'une substance n'ayant aucune étendue, c'est-à-dire l'âme, puisse influencer causalement une substance matérielle, le corps. La relation de causalité étant *grosso modo* définie comme une relation entre deux corps se succédant dans l'espace et le temps, comment est-il possible que l'esprit, n'étant pas un corps et n'ayant aucune position spatiale, puisse être un des termes de cette relation ? La réponse de Descartes à cette objection a été jugée insatisfaisante par plusieurs de ses détracteurs. En affirmant que cette relation est incarnée par la glande pinéale, il ne répond pas vraiment au problème conceptuel qui lui est présenté. Ainsi, Descartes a-t-il tenté de résoudre le problème du déterminisme, se frappant à un mur, celui d'expliquer la relation causale entre le corps et l'esprit. Tant chez les stoïciens que chez Descartes, il semble que la clé du problème du déterminisme réside dans une explication adéquate de la relation entre le corps et l'esprit.

---

<sup>1</sup> Voir l'argument de Anne Conway dans ; Hutton, Sarah, 2004, *Anne Conway, A Woman Philosopher*, Cambridge University Press

## L'importance d'une relation corps/esprit

Dans la suite de cet essai, nous allons nous pencher sur deux théories contemporaines de l'esprit cherchant à expliquer la relation entre l'esprit et le corps, dans un cadre conceptuel moniste matérialiste. Notre attention sera portée sur le Monisme anomal de Donald Davidson et le Réalisationnisme physique de Jaegwon Kim. Ces deux auteurs s'inscrivent dans une même tradition, celle de la philosophie de l'esprit d'inspiration analytique. Nous verrons en quoi ces deux théories divergent, et en quoi elles cachent le même problème inhérent, celui du pouvoir causal des propriétés mentales. L'objection portant sur ce problème a ceci d'intéressant qu'elle met en doute la compatibilité des deux présupposés suivants : celui du libre arbitre et du monisme matérialiste. Davidson et Kim tentent tous deux de marier ces deux présupposés. Nous nommerons cette position *compatibilisme*.

L'enjeu du présent essai sera de juger de la capacité de nos deux théories contemporaines de l'esprit à défendre une position compatibiliste. Cette évaluation repose sur l'aptitude de chacune de ces théories à répondre au problème de la causalité des propriétés mentales.

Avant d'en arriver à une appréciation juste des deux théories, nous ferons le cheminement suivant. D'abord, nous devons formuler les critères de sélection concernant les solutions que nous jugeons acceptables, répondant à ce que nous appelons couramment le « problème de l'esprit », c'est-à-dire le problème de la relation métaphysique entre le corps et l'esprit. Nous verrons ensuite une première théorie de l'esprit, la « state type identity », qui nous aidera à définir une catégorie entière de solutions : les théories de l'identité psychophysiques. Pour diverses raisons exposées au premier chapitre, le présent essai se limitera à l'étude de théories de l'identité. La théorie de Davidson entre dans cette catégorie, nous verrons donc les grandes lignes de son Monisme anomal. Une troisième théorie de l'identité sera présentée en fin de parcours, le Réalisationnisme physique (Rp) de Kim. Cette théorie aussi est accablée par le problème de la causalité des propriétés mentales. Nous nous pencherons sur sa réponse, et les problèmes qu'elle engendre.

## Chapitre 1

Prenons comme point de départ le problème, hérité de Descartes, d'expliquer la relation entre l'esprit et le corps. Il s'agit là d'un problème important et vieux comme le monde. Il précède un ensemble d'autres questions qui composent le champ d'étude qu'est la philosophie contemporaine de l'esprit. C'est un problème métaphysique qui requiert une solution métaphysique. Pour la même raison que l'on n'accepte pas la solution de Descartes, montrant la glande pinéale comme point de jonction, on ne peut pas accepter les solutions des sciences de la nature comme la neurobiologie. En effet, même si la neurobiologie est capable de situer des aires du cortex correspondants à certaines fonctions de l'esprit, elle n'a pas par ce fait épuisé la question suivante : *Pourquoi une aire donnée du cerveau correspond-elle à une fonction donnée de l'esprit ?* La nature de cette correspondance est un problème conceptuel. Certains, comme Daniel Dennet, disent même que ce problème métaphysique de la relation corps/esprit constitue le problème « dur » de la conscience, le défi le plus grand des sciences cognitives.

Plusieurs avenues philosophiques nous sont offertes. En accord avec la supposition de l'existence du libre arbitre, la formulation de cette relation ne doit pas nous conduire à une conception mécaniste de l'esprit. Néanmoins, nous ne voulons pas non plus défendre un dualisme des substances. Entre ces deux contraintes réside un ensemble de théories compatibilistes, dont plusieurs sont des théories de l'identité psychophysique. La section suivante vise à définir ce type de théories.

### **Profil d'une conception de l'esprit.**

On préférerait une théorie de l'esprit qui soit moniste mais non réductionniste. Que veut-on dire par là, et pourquoi cette contrainte ? Une position moniste, à l'opposé du dualisme des substances, est une position métaphysique selon laquelle il n'existe qu'une seule sorte de substance. Le monisme auquel adhèrent la majorité des philosophes contemporains est un monisme matérialiste, mais il existe aussi certaines

positions monistes idéalistes, revendiquant l'existence unique de l'esprit et niant celle de la matière. Nous ne nous intéresserons pas ici à cette seconde forme de monisme.

Pour un moniste matérialiste, l'esprit fait partie, d'une façon ou d'une autre, d'un univers uniquement physique. Tout phénomène existant dans cet univers doit posséder une explication physique. Le matérialiste nie que l'esprit constitue une substance distincte de la matière, que l'on pourrait identifier, par exemple, à l'âme. Il ne nie pas que l'âme puisse exister, mais si elle devait être incarnée dans ce monde essentiellement physique, on devrait en principe être capable d'expliquer sa présence grâce aux mêmes outils conceptuels que l'on applique aux objets qui nous entourent. Par « outils conceptuels », on doit entendre entre autres, les concepts des sciences de la nature. En somme, notre théorie de l'esprit doit respecter de façon générale une certaine *clôture causale du domaine physique*<sup>2</sup>, sans quoi elle ne sera pas une théorie matérialiste. À l'intérieur du cadre conceptuel moniste matérialiste, il demeure possible de définir l'esprit et sa relation au corps de plusieurs façons.

Notre théorie de l'esprit devrait idéalement être moniste, parce que nous ne voulons pas revenir aux difficultés propres au dualisme. Nous l'avons vu précédemment, Descartes a éprouvé une grande difficulté à expliquer le détail de l'interaction entre l'âme et le corps. La difficulté provient du fait que, si l'âme n'a pas d'étendue, comme l'affirme Descartes, alors elle ne présente pas de « point d'appui » que le corps puisse affecter. Il semble que la difficulté ne se présenterait plus si l'esprit 'faisait partie', en un sens, du corps. En effet, si l'esprit avait une étendue, contrairement à ce qu'affirmait Descartes, son interaction avec le corps ne serait plus conceptuellement problématique. Intuitivement, cette « étendue » serait celle du cerveau, ou du moins du système nerveux. Dans ce cas il serait possible de poser l'identité de l'esprit et du corps ou de l'esprit avec des parties du corps, alors la

<sup>2</sup> Il existe 2 interprétations possibles de la clôture du domaine physique. Ici, on adopte l'interprétation causale selon laquelle il existe toujours au moins une cause physique suffisante expliquant l'existence d'un événement physique. Selon une interprétation plus exigeante, la clôture signifie que tous les phénomènes de l'univers devraient en principe être explicables en faisant référence à une science physique unifiée. Voir Kim, Jaegwon, 1993. *Epiphenomenal and Supervenient Causation*, *Supervenience and Mind*, Cambridge U. Press : Cambridge

relation entre les deux domaines serait expliquée. Cette relation que nous cherchons serait tout simplement la relation d'identité.

### « state type identity theory »

Ainsi, une solution matérialiste semble se présenter à nous pour répondre au dualisme. Elle n'a pas toujours prise cette forme, mais pour le bien de cet exposé, quittons Descartes pour faire un saut en avant dans le temps jusqu'à la seconde moitié du vingtième siècle où l'on observe une version contemporaine de l'option matérialiste. C'est avec Smart<sup>3</sup> et Feigl que le cadre de notre problématique actuelle s'est d'abord défini. Abandonnant pour de bon la nomenclature substantialiste, ces deux auteurs proposèrent simultanément ce que l'on appellera plus tard la « state type identity theory ». En bref, cette théorie avait pour objectif de définir empiriquement les états mentaux comme des états de système. Plus particulièrement, ce sont des états complexes d'un système entièrement physique. Avec l'aide de la neurobiologie, il devrait en principe être possible d'identifier ces états neurologiques pouvant être qualifiés de « mental ». Dans cette théorie, les états mentaux ne sont rien de plus que des états physiques, ils ne se distinguent ni ne surpassent les autres états de systèmes purement physiques. Ainsi Smart et Feigl ont énoncé la relation moniste d'identité que l'on recherche comme l'identité entre des types d'états de systèmes ou *state types*. Selon cette définition, un système A est dans un état mental *x* si et seulement si A est dans un état physique *y*. Une telle définition nous permet de poser des identités comme  $x=y$ . Prenons l'exemple de la douleur. Redéfinie dans le cadre de cette théorie, la douleur ne serait ni plus ni moins que l'activation d'un état du système nerveux. Le statut de la relation entre la douleur, un état souvent défini comme subjectif, et une activation du système nerveux, un état objectif, n'aurait plus rien de mystérieux dans le cadre de la théorie de l'identité des types : l'un et l'autre constituent un seul et même état d'un système. L'un et l'autre sont en réalité identiques.

---

<sup>3</sup> Smart, J. J. C. , 1969. « Sensations and Brain Process », in, *Modern Materialism : Readings on Mind-Body Identity*, O'Connor, John (ed.), p. 32-47. New York, : Harcourt, Brace and World, Inc.

On a accusé cette position d'être réductionniste. Par réductionnisme, on entend une théorie qui cherche à définir entièrement les entités ou les lois d'une science par celles d'une science plus élémentaire, dans le but d'expliquer dans le langage de la science inférieure les entités ou lois de la science supérieure. En général, la position réductionniste repose sur une conception des sciences dite méréologique, voyant la relation entre les sciences comme la relation entre des entités macroscopiques et leurs constituants microscopiques. Appliquée aux états mentaux, la position réductionniste chercherait à définir les états mentaux, conçus comme des entités macroscopiques, uniquement à l'aide d'états du système neurologique, relativement microscopiques. Ce faisant, on « dérobe » à la psychologie son privilège explicatif concernant les phénomènes mentaux. Un réductionniste pourrait même pousser la chose et demander que la psychologie soit réduite à une branche de la biologie, et qu'elle soit ensuite éliminée!

Comme elle identifie des états de systèmes macro à des états de systèmes micro, la « type identity theory » peut-être dite réductionniste. Cette objection n'est pas fausse mais elle n'est pas accablante en soi. Elle aura la conséquence, indésirable pour plusieurs, de faire disparaître l'indépendance de la psychologie, mais cela n'indique pas que la théorie de l'identité des types est indéfendable pour autant. Ce qui a pratiquement éliminé la « state type identity theory », ce sont deux objections plus spécifiques : l'argument des propriétés phénoménales et l'argument de la réalisation multiple.

### **L'argument des propriétés phénoménales**

Le premier de ces arguments nous renvoie à la spécificité des états phénoménaux. Un état phénoménal, défini très succinctement, est un état dans lequel se trouve un sujet lorsqu'il éprouve une sensation. Cet état est proprement subjectif. Être conscient d'une certaine chaleur sur sa main, par exemple, est un état phénoménal. Ce type de sensation, si Smart et Feigl ont raison, devrait pouvoir être défini comme l'état d'un système. En retour cet état doit pouvoir être identifié empiriquement à un état du corps, puisque c'est ce que stipule leur théorie à propos

de tous les états mentaux. De plus, s'ils sont identiques, les qualités spécifiques des états phénoménaux (l'intensité, le plaisir/déplaisir, etc.) devraient aussi pouvoir être attribués aux états physiques.

Assumons que la relation d'identité dont parle Smart et Feigl respecte le principe d'identité de Leibniz. Il existe plusieurs façons de formuler ce principe. Selon une de ces formulations, ce principe stipulerait : A et B sont des termes faisant référence à un objet identique si et seulement si A et B sont substituables dans un énoncé sans que cette substitution ne change la valeur de vérité de cet énoncé. Ce principe s'applique à des termes et existe comme définition de la relation d'identité. Notons que ce principe s'applique uniquement dans un contexte extensionnel. Dans un contexte intensionnel, des termes co-référentiels ne sont pas forcément substituables. Prenons pour exemple de termes substituables, les termes 'eau' et 'H<sub>2</sub>O' ; « Je bois de l'eau » et « je bois de l'H<sub>2</sub>O » . Ce sont des termes co-référentiels. Comme ils sont substituables, si « Je bois de l'eau » est vrai au temps *t*, alors « je bois de l'H<sub>2</sub>O » est nécessairement vrai au temps *t*.

Qu'en est-il des types d'états mentaux et d'états neuronaux ? Selon la « type identity », les prédicats « douleur » et « activation de la fibre *c* » sont co-référentiels. L'un et l'autre désignent un même état. Peut-on dire de ces deux prédicats qu'ils respectent le principe de Leibniz ? Selon l'argument des propriétés phénoménales, ce n'est pas le cas.

En effet, il semblerait étrange d'affirmer qu'un état physique comme « l'activation de la fibre *c* » possède les propriétés habituellement attribuées à la douleur, soit d'être *vive*, *aiguë* ou *insupportable*. Ce sont là des propriétés qui ne sont généralement attribuées qu'à des sensations. Telle est l'intuition derrière l'argument des propriétés phénoménales. Comme cela n'est ici encore qu'une intuition, permettons-nous d'élaborer.

Il existe plusieurs formulations de l'argument des propriétés phénoménales, mais nous nous contenterons ici d'en visiter une version fidèle à la philosophie de Kripke<sup>4</sup>. Selon Kripke, si la formulation d'une relation d'identité entre des noms constitue un énoncé vrai, cet énoncé doit être nécessairement vrai.

Dans *Naming and Necessity*, Kripke s'en prend à une théorie du langage qu'on appelle le "descriptivisme". Frege et Russell en ont été les instigateurs. Selon eux, les noms désignent leurs référents par l'entremise de descriptions tacites. Kripke s'oppose à cette théorie parce qu'elle s'accorde mal avec le modèle des mondes possibles. En effet, un nom propre comme « Aristote », s'il est associé à une description incluant « être l'élève le plus reconnu de Platon », fait effectivement référence à l'individu Aristote dans le monde actuel. Par contre, on peut s'imaginer un monde possible dans lequel l'individu Aristote serait mort à deux ans d'âge et n'est jamais devenu l'élève le plus reconnu de Platon. Dans ce cas, la description ne correspond plus à l'individu, mais néanmoins notre intuition nous amène à penser que le nom « Aristote » correspond tout de même à l'individu dans ce monde possible. Ainsi, parce que l'identité entre le nom propre et la description est contingente, il est peu probable, nous dit Kripke, que la théorie descriptiviste rende compte du fonctionnement réel du langage.

Pour expliquer qu'un nom renvoie au même référent dans tous les mondes possibles, Kripke fait appel à la notion de désignateurs rigides. Les noms propres, comme « Aristote », sont tous des désignateurs rigides. La distinction à faire entre les désignateurs rigides et non-rigides relève, on l'aura deviné, de ce qu'ils désignent dans le contexte d'autres mondes possibles. Par exemple, le nom « Al Blake » désigne l'individu Al Blake qui est mon voisin dans le monde actuel. En supposant que  $w_1$  est un monde possible, si j'affirme « Dans le monde  $w_1$  Al Blake n'est pas mon voisin », le nom « Al Blake » fait toujours référence à l'Al Blake du monde actuel. « Al Blake » est un désignateur rigide. Par contre, « mon voisin » n'est pas un

<sup>4</sup> Kripke, Saul, 1972 "Naming and Necessity", in *Semantics of Natural Language*, Davidson, D. et Harman, G. p. 253-355, 763-769. Dordrecht : Reidel, D.



désignateur rigide, parce que ce qu'il désigne change selon le contexte. En somme, ce que « mon voisin » désigne est contingent, alors que le nom « Al Blake » désigne nécessairement le Al Blake du monde actuel. « Aristote » est un désignateur rigide, alors que la description « élève le plus reconnu de Platon » est contingente. « Aristote est Aristote » est nécessairement vrai. « Aristote est l'élève le plus reconnu de Platon » est vrai de façon contingente.

Si l'énoncé « L'eau est de l'H<sub>2</sub>O » est vrai dans le monde actuel, il ne peut être que nécessairement vrai, étant donné que « eau » et « H<sub>2</sub>O » sont deux désignateurs rigides. Une telle identité entre deux désignateurs rigides est nécessaire puisqu'elle est soutenue à travers les mondes possibles, elle renvoie toujours à deux entités du monde actuel. De même, « La chaleur est l'intensité de mouvement des particules », s'il est vrai dans le monde actuel, est un énoncé nécessairement vrai. Ce dernier cas présente l'apparence de contingence, puisqu'il est possible de s'imaginer un monde possible dans lequel on pourrait ressentir une chaleur qui n'est pas produite par le mouvement de particules. Attention toutefois, cette contingence apparente est dû à la distinction existant entre la chaleur et la sensation de chaleur. En réalité, nous dit Kripke, la « chaleur » est un désignateur rigide, la « sensation de chaleur » ne l'est pas.

En assumant que la « douleur » est un désignateur rigide, Kripke affirme que toute affirmation d'identité du genre « la douleur est l'activation de la fibre *c* », si elle est vraie doit être nécessairement vraie! S'ils acceptent le cadre conceptuel de Kripke, les théoriciens de l'identité des types devront changer leurs fusils d'épaule, puisqu'eux-mêmes affirmaient que ces identités sont contingentes. Pour répondre à Kripke, ils ont la responsabilité de démontrer en quoi les identités des types ne sont contingentes qu'en apparence. Malheureusement pour ces théoriciens, nous dit Kripke, une propriété phénoménale comme la « douleur » ne se distingue pas de la « sensation de douleur », contrairement à la « chaleur » qui n'est pas la « sensation de chaleur ». La « douleur » *n'est rien de moins ou de plus* que la « sensation de douleur »...

### L'argument de la réalisation multiple

Le second argument contre la « state type identity theory » fait appel à son aspect réductionniste. Le réductionnisme, nous l'avons dit, cherche à expliquer une science, par exemple la psychologie, en identifiant ses entités aux entités micro-constituantes d'une science voisine; ici la biologie. En procédant ainsi, le réductionnisme crée des paires de types d'entités, par exemple « la douleur » = « l'activation de la fibre *c* », où « = » indique la relation d'identité telle que définie par Leibniz. L'argument de la réalisation multiple soutient que de telles paires de types, recherchées par le réductionniste, ne se retrouvent pas dans la nature. Un seul type mental peut être réalisé par une multitude de types physiques. En effet, la douleur pour l'humain peut être « l'activation de la fibre *c* », alors qu'elle est « l'activation de la fibre *f* » pour le canari, ou quelque chose d'autre encore pour une troisième espèce animale. Le point général de l'argument est que les états mentaux sont réalisés par plusieurs états d'activation selon le système dans lequel ils sont implémentés. Il existe une réalisation multiple entre les espèces, en plus d'une réalisation multiple entre les individus d'une même espèce. De lourdes évidences empiriques viennent donner du poids à l'argument de la réalisation multiple. Par exemple, les modèles d'intelligence artificielle montrent qu'un « état mental » simple peut même être réalisé dans un système non organique<sup>5</sup>.

Ainsi, la « douleur » comme type ne peut pas se réduire à un seul type d'état d'activation, pas plus que les types mentaux, car elle prend une forme différente selon les systèmes physiques la réalisant. Peut-on la réduire à une disjonction d'états de systèmes différents ? Kim a proposé une telle solution<sup>6</sup>. Selon lui on devrait pouvoir identifier un type d'état mental avec une disjonction d'états d'activations. Cela rend la description empirique des états mentaux pour toutes les espèces quasi-impossible.

<sup>5</sup> David Chalmers en fait une excellente démonstration dans son article non publié ; *A Computational Foundation for the Study of Cognition*, au <http://consc.net/papers/computation.html>.

<sup>6</sup> Kim, Jaegwon. 1993. "Concepts of Supervenience", Chap. in *Supervenience and Mind*, Cambridge : Cambridge U. Press, p. 53-78

mais en principe la position « state type identity theory » serait sauvée. Sauf qu'une telle formulation pose elle-même problème ! En effet, la solution de Kim repose sur la formulation de prédicats disjonctifs à partir de l'ensemble (fini ou non) des états réalisant un état mental. Ce nouveau prédicat pourrait tenir la place d'un état mental tant en psychologie qu'en neurobiologie, et cela viendrait paver la voie au réductionnisme. Le problème surgit du fait que certains prédicats disjonctifs dits « trop hétérogènes » ne sont pas aptes à figurer dans des lois. Si les prédicats disjonctifs mentaux sont hétérogènes en ce sens, alors ils ne pourraient pas servir la fonction que leur réserve Kim et sauver le réductionnisme de l'argument de la réalisation multiple.

Voici un exemple de prédicat disjonctif hétérogène. Supposons que le nom « jade » ne désigne pas en réalité une seule pierre précieuse mais bien deux pierres aux constitutions internes largement différentes, le « jadeite » et le « néphrite ». On peut faire usage du nom « jade » comme d'un prédicat disjonctif bien formé à partir des prédicats « jadeite » et « néphrite ». En respectant l'esprit de la position méréologique de Kim, à partir des deux lois vraies suivantes (1) : « Toutes les pierres de jadeite sont vertes » et (2) : « toutes les pierres de néphrites sont vertes », nous sommes en mesure de formuler la loi vraie suivante (3) : « toutes les pierres de jade sont vertes ». Jusqu'ici pas de problème. Supposons ensuite que par une énorme coïncidence, toutes les observations qui ont été faites créditant la loi (3), soient des observations de « jadeite » et aucune de « néphrite ». Ceci nous met en face d'une étrange éventualité. Habituellement, l'accrétion d'évidence donnant du poids à une loi nous permet d'induire approximativement qu'à l'avenir cette loi sera respectée. Dans le cas de la loi (3), aucune accrétion d'évidence ne nous permet de poser une prédiction sur l'observation future de « jade » puisqu'il demeure qu'il est probable qu'une pierre de « néphrite » sera observée qui ne soit pas verte. Un problème similaire se produit pour n'importe quel prédicat que l'on veut bien mettre à la place de « néphrite ». Remplacez « néphrite » par « lapin » et notre cas ne change pas. La loi (1) donne toujours du poids à la loi (3), peu importe le contenu de la loi (2). Cela

est dû au fait que le prédicat « jade » contient deux autres prédicats n'ayant aucun point commun, aucune similitude, étant trop hétérogène.

La question essentielle pour Kim est de savoir si les prédicats mentaux sont hétérogènes ou non. Les divers auteurs ne s'entendent pas sur ce sujet. Essentiellement, le simple fait que les prédicats mentaux soient susceptibles d'être hétérogène laisse perplexé.

Ces critiques, l'argument des propriétés phénoménales et de la réalisation multiple, ne prouvent pas la fausseté de la « state type identity theory » et ne sont pas infaillibles, mais elles font en sorte de rendre cette position beaucoup moins attirante qu'elle ne l'était jadis. De fait, nous nous en éloignerons. De plus, il faut retenir des échecs de cette théorie, une morale importante, qui est que l'option réductionniste est peu attirante, pour deux raisons. Premièrement, le réductionnisme cherche souvent à éliminer la psychologie, et on peut facilement penser que cela n'irait pas sans créer de multiples tensions dans les départements de psychologie dans le monde entier. Plus sérieusement, l'argument de la réalisation multiple rend le réductionnisme quasi-irréalisable. De là vient notre contrainte initiale d'éviter les théories réductionnistes. À ce sujet, il faut ajouter ceci : le réductionnisme, bien que cohérent avec le monisme matérialiste, pose le problème suivant. Il ne correspond pas à notre attente initiale, qui était d'éviter les théories proposant une conception mécaniste de l'esprit. Nous voulions éviter cette éventualité, sous peine d'être ramenés au déterminisme. En effet, si le réductionnisme avait gain de cause, cela aurait pour effet d'éliminer la distinction entre les états mentaux et les états physiques, distinction que plusieurs tentent actuellement de préserver pour diverses raisons. Selon le réductionnisme, les états mentaux pourraient en principe figurer dans des lois dérivées de la neurobiologie, ce qui permettrait la prédiction d'états mentaux sur la base des états physiques actuels d'une personne. Par conséquent, on considérerait les événements mentaux comme susceptibles du même *déterminisme* que celui auquel sont soumis les objets physiques. Le domaine du mental serait ainsi en principe aussi déterminé que le domaine physique, aussi prévisible.

Revenons à nos contraintes de départ. Nous ne voulons pas d'une théorie qui soit réductionniste, ni d'une théorie de l'esprit qui nous renverrait au déterminisme. Donald Davidson est un philosophe qui a respecté ces contraintes tout au long de sa prolifique carrière, nous nous intéresserons donc à présent à sa théorie de l'esprit. Nous prendrons note de la critique de Kim adressée à Davidson, soit le problème du pouvoir causal des propriétés mentales.

## Chapitre 2

L'ensemble de l'œuvre de Davidson constitue un système complexe, comme on en retrouvait naguère chez les premiers philosophes modernes. Davidson a abordé de nombreux sujets en philosophie analytique, et il est parfois difficile de comprendre adéquatement l'un de ses articles si on ne connaît pas le projet dans lequel cet article s'inscrit. Il est ainsi pratiquement impossible de ne pas aborder ici sa théorie de l'action. Ensuite nous pourrons mieux comprendre la conception de l'esprit proposée par Davidson, laquelle se fonde sur l'importance de définir au départ ce que sont les raisons et les actions, dans un cadre compatibiliste.

### Action et événement

Une action se définit comme un événement causé par une raison. Par opposition, un mouvement corporel est un événement qui n'est pas nécessairement une action, car ce mouvement peut être dénué de raison, comme c'est le cas pour les réflexes involontaires. Un agent possède une raison de poser un geste s'il possède une pro-attitude envers ce type de geste dans le contexte où il se trouve, et s'il croit que le mouvement corporel qu'il va poser est un geste de ce type. Quelque chose de crucial s'ajoute à cette raison pour qu'elle devienne **la** raison d'être de l'action. Il faut que le mouvement corporel soit causé *d'une certaine façon*. Cette façon n'a jamais été spécifiée par Davidson. Certains cas limites illustrent ces cas où le mouvement corporel n'a pas été causé de la bonne façon pour que l'on puisse dire de lui qu'il est une action. On dit de ces cas qu'ils représentent des chaînes causales déviantes.

Pour mieux comprendre ce que c'est qu'une chaîne causale déviante, prenons l'exemple suivant de deux époux jaloux. L'homme tient un café chaud dans sa main. Il veut malicieusement brûler son épouse à l'aide du café car il est convaincu qu'elle le trompe, et croit que de renverser son café sur sa cuisse serait une bonne façon de la brûler et de la punir. Voilà une raison de poser ce geste. Néanmoins, au moment exact où il voulait poser son geste, la nervosité provenant de sa haine jalouse le fait frémir des mains et il renverse son café accidentellement sur la cuisse de sa maîtresse. Même

s'il avait une raison de poser exactement la même action, et que cette raison est partiellement la cause de l'accident, sa raison n'a pas causé son geste comme elle l'aurait dû. Ainsi, le geste n'est pas une action au sens propre.

Davidson fait la distinction cruciale entre un geste et une action. Le geste peut être causé par divers processus physiques. Par exemple, le mouvement de mon bras trouve sa cause dans une chaîne d'activations réalisées par mon système nerveux et mes muscles. Si, en plus de cette cause physique, l'agent opérant ce mouvement possède une pro-attitude envers ce type de geste, a la croyance que son geste est de ce type et que son geste est causé de la bonne manière, alors son geste est une action. Le mouvement d'un bras est d'abord un événement, cet événement est un geste, puisqu'un individu le pose, et de plus il est une action, s'il s'explique par une raison. On affirme ainsi que l'action est une classe particulière de mouvements corporels, définie comme la classe des mouvements corporels causés par des raisons. Ajoutons que l'absence de mouvement peut aussi être considérée dans certains cas comme une action. Par exemple, ne pas freiner à un coin de rue constitue l'action d'« ignorer un feu rouge ». En fait, ce type d'action entre mal dans la caractérisation de Davidson et constitue un problème encore non résolu pour sa théorie.

Lorsque l'on raconte l'histoire causale d'une action, il n'est pas nécessaire de remonter plus loin qu'à la raison, quoique ce soit possible, parce que la raison elle-même cause l'action. Certains affirment que si on ajoute la cause intentionnelle à la cause physique d'un geste, on se retrouve avec une surdétermination du geste. Deux causes concurrentes et suffisantes se battent pour expliquer l'action. Comment Davidson évite-il ce problème ?

Les raisons et les causes physiques ne sont pas concurrentes, nous dit Davidson, parce que les raisons sont *aussi* des causes physiques. Là est l'originalité de Davidson ; les raisons, en tant qu'événements mentaux, sont aussi des événements physiques. Comme événement, la raison peut être décrite de plusieurs façons. Ce peut être une activation neuronale. À la base de la théorie de l'action, on retrouve la

théorie des événements de Davidson, selon laquelle les événements peuvent être décrits de plusieurs façons.

Selon la théorie des événements de Davidson, le critère d'identité d'un événement relève des causes et effets de cet événement. Deux événements simultanés ne sont identiques que s'ils ont des causes et effets identiques. Cette identité n'est pas toujours donnée à première vue, puisque les événements, comme leurs causes et leurs effets, peuvent être décrits de plusieurs façons.

Comme Davidson est un moniste matérialiste avoué, il affirme que tous les événements doivent posséder au moins une description physique. Comme les raisons sont descriptibles en tant qu'événements physiques, elles peuvent être causalement efficaces, même dans une conception de la causalité inspirée de celle de Hume. Ceci est un point important puisqu'on a attaqué Davidson à maintes reprises sur l'efficacité causale des événements mentaux dans le cadre de sa théorie.

Dans *Essays on actions and events*<sup>7</sup>, Davidson démontre comment un événement peut être à la fois physique et mental. Selon lui la catégorie des événements mentaux est une sous-catégorie faisant partie des événements physiques. Tous les événements sont physiques, et c'est là l'aspect moniste matérialiste de sa théorie. Généralement on peut donner plusieurs descriptions physiques du même événement. Par exemple, la chute d'un livre peut être décrite aussi comme la chute de *Guerre et Paix* ou la chute d'un roman écrit par Tolstoï. Il s'agit d'un seul et même événement, mais décrit de plusieurs façons. Parfois, certains événements possèdent des caractéristiques leur permettant d'être décrits aussi comme des événements mentaux. Pour reprendre notre exemple précédent, l'événement « Anne a mal » et l'événement « l'activation de la fibre *c* de Anne » peuvent être deux descriptions d'un seul et même événement mental. Davidson veut donc répondre à notre interrogation initiale en affirmant que les événements mentaux entrent en relation *d'identité* avec

---

<sup>7</sup> Davidson, Donald. 2001. *Essays on actions and events*, 2e ed. , Oxford : Clarendon Press.



les événements physiques. Contrairement à la réponse précédente du « state type identity », l'identité est ici au niveau des occurrences, et non au niveau des types.

### **Tokens v.s. Types**

On se rapproche de la problématique de l'esprit avec la théorie de l'identité des occurrences ou « token identity theory ». Il s'agit d'une théorie métaphysique qui tente de concilier les positions matérialistes et non-réductionnistes. Davidson fut l'un des premiers à affirmer qu'il était toujours possible d'identifier une occurrence d'un événement mental à une occurrence d'un événement physique. La distinction entre sa position et celle de Smart et Feigl est que Davidson ne s'occupe plus d'identifier des *types d'états* mais bien des *occurrences d'événements*. La terminologie demeure semblable, mais on passe avec Davidson à un nouveau registre, plus général, celui des événements, au lieu des états. Ce qu'il affirme, c'est qu'une occurrence particulière d'un événement mental sera toujours identique à l'occurrence d'un événement physique. Davidson ne spécifie pas quels événements physiques joueront ce rôle, parce que cela relève de l'étude empirique des fonctions mentales et que les événements mentaux, comme types, peuvent être réalisés de façon multiple. L'important est de souligner que, pour être un moniste matérialiste cohérent, il est possible d'affirmer que tous les événements mentaux sont des événements physiques. La question cruciale à ce point-ci de la discussion est de déterminer si cette solution mène ou non au réductionnisme.

Pour répondre à cette question, il faut se rappeler que l'identité dont parle Davidson ne s'applique pas aux événements en tant que types, justement parce que les types sont réalisés de façon multiple. En ne parlant que des occurrences, Davidson respecte l'évidence de la réalisation multiple. Il la respecte, parce que sa théorie de l'identité n'affirme rien en ce qui concerne la « réalisation » des types mentaux. Elle ne pose qu'une seule restriction sur le genre de caractéristiques des événements susceptibles de supporter une description mentale, c'est que ces événements soient des événements physiques. Néanmoins, même si les événements qui sont des « douleurs » ne sont pas tous des « activations de la fibre c » , il n'en demeure pas

moins que, pour un théoricien de l'identité, une « douleur » doit toujours pouvoir être décrite physiquement, d'une quelconque façon. C'est là une supposition qui est plutôt facile à accepter si on est matérialiste, et elle est à la base de la « token identity theory ». Un moniste matérialiste qui rejetterait toute forme d'identité mental/physique, même l'identité des occurrences de Davidson, se retrouverait confronté à notre problème initial, et devoir expliquer la relation entre l'esprit et le corps sans recours au réductionnisme et en respectant la clôture du domaine physique. Il existe des alternatives, mais par souci de brièveté, nous ne nous y intéresserons pas. Par contre, nous allons voir au chapitre suivant la théorie de Jaegwon Kim, qui est aussi d'une certaine façon, une théorie de l'identité.

En somme, la « token identity theory » est une théorie métaphysique qui vient donner du poids au consensus non-réductionniste, en affirmant que la relation d'identité qui existe entre les événements physiques et mentaux ne concerne pas les types d'événements mais seulement les occurrences. D'une certaine façon, il s'agit là non pas d'une théorie positive, qui décrirait en détails la relation corps-esprit. Il s'agit plutôt d'une négation de l'identité des types. La « token identity » nie cela sur la base de la théorie des événements de Davidson et de l'argument de la réalisation multiple. Comme nous voudrions plus de détails sur la conception de l'esprit de Davidson, nous allons exprimer les prémisses sur lesquelles repose sa théorie du Monisme anomal.

### **Monisme anomal**

Le monisme anomal se fonde principalement sur trois prémisses<sup>8</sup> :

- i. Il existe une interaction causale entre les événements mentaux et les événements physiques.

---

<sup>8</sup> Macdonald, Cynthia. 1989. *Mind-Body Identity Theories*, Routledge : London & New York

- ii. La causalité est comprise de façon fondamentalement humaine, comme la relation existant entre deux événements pouvant être subsumés sous une loi stricte<sup>9</sup>.
- iii. L'anomie : Il n'existe pas de lois strictes liant le domaine de la psychologie au domaine de la physique, ni de lois proprement psychologiques.

### **L'interactionisme causal**

Tour à tour nous allons voir le détail des trois prémisses qui sont à la base de la théorie de l'esprit de Davidson, le monisme anomal. Comme Davidson veut affirmer que les raisons sont des causes, il doit d'abord défendre (i.), c'est-à-dire que les événements mentaux peuvent entrer en relation causale avec des événements physiques. Il s'agit là d'une supposition généralement admise, qu'il serait même difficile de nier. Paradoxalement, les tenants du déterminisme pourraient aussi raisonnablement accepter qu'il existe une interaction causale entre les événements mentaux et les événements physiques. Pour un déterministe, cette interaction mentale-physique s'imbrique dans la chaîne ininterrompue des causes et effets et n'introduit pas de variable indéterminée telle que la volonté. D'un autre côté, un déterministe pourrait nier cette interaction et affirmer que le domaine du mental est épiphénoménal.

Un autre exemple de position philosophique qui n'accepte pas cette interaction est celle de Leibniz<sup>10</sup>, le parallélisme psychophysique, selon lequel deux substances, la matière et l'esprit, existeraient conjointement, en harmonie, mais sans jamais entrer en interaction causale directe l'une avec l'autre. Selon Leibniz, l'impression que nous avons couramment d'assister à l'interaction entre des événements physiques et des événements mentaux provient du fait que ces

<sup>9</sup> Une loi stricte exprime une régularité « précise, explicite et aussi dénuée d'exception que possible ».

<sup>10</sup> Leibniz, Gottfried Wilhelm. 1957. *Discours de Métaphysique et correspondance avec Arnault*, Introduction, texte et commentaire par LeROY, George, Paris : Vrin

événements sont toujours conjoints dans le temps. Selon Leibniz, cette impression serait une illusion. De façon plus générale, l'épiphénoménisme nie partiellement (i.), l'interactionisme causal. Il affirme que les phénomènes mentaux ne sont en fait que des produits accidentels du corps et sont causalement inefficaces, malgré le fait qu'ils figurent dans la vie courante dans des explications intentionnelles. Autrement dit, un phénomène physique peut causer l'occurrence d'un phénomène mental, mais l'inverse n'est pas possible, selon l'épiphénoménisme.

Le monisme anomal défend l'interactionisme causal sur la base de la théorie des événements de Davidson. Nous l'avons vu, un événement mental peut jouer un rôle causal en vertu du fait qu'il possède toujours une description physique. Cette description physique peut figurer dans une loi ou une généralisation nomique, et cela est crucial pour la compatibilité des suppositions (i.) et (ii.).

### **Une conception huméenne de la causalité.**

La majorité des théoriciens de l'identité des occurrences, pour ne pas dire la majorité des philosophes contemporains, s'accordent pour donner une définition de la causalité inspirée par Hume. Selon cette conception, la relation de causalité entre des événements doit pouvoir être subsumée sous une généralisation nomique vraie. Il faut noter que l'expression d'une régularité n'a pas à couvrir toutes les descriptions des événements, mais doit au moins pouvoir couvrir l'une d'elles. Ainsi, si un événement mental peut être aussi décrit comme un événement physique, et que cette description physique figure dans une loi stricte, alors l'événement mental peut, selon Davidson, entrer en relation causale avec des événements physiques.

Faisons un retour sur *Essays on Actions and Events*. Lorsque l'on parle d'un événement mental, on donne en fait une certaine description à un événement physique. Cet événement peut toujours avoir une description physique. La substitution d'une description d'un événement à une autre ne devrait pas changer la valeur de vérité d'un énoncé extensionnel. En ce sens, l'identité des occurrences

s'explique par le fait qu'un seul événement mental peut avoir plusieurs descriptions. Cette conception est fidèle au principe de Leibniz.

L'interactionisme causal chez Davidson est rendu possible par le fait que la causalité réelle s'opère entre des événements dont on peut donner une description physique. On peut affirmer que cette théorie est une forme de réductionnisme allégé, puisque selon elle, tous les événements mentaux sont physiques. En préservant la distinction entre les deux domaines par contre, Davidson évite le réductionnisme.

### **L'anomie**

La troisième supposition du monisme anomal est tout simplement l'anomie. L'anomie stipule qu'il n'existe ni lois psychologiques strictes, ni lois strictes liant les concepts de la psychologie aux concepts de la physique. Pour comprendre l'anomie du mental, on doit d'abord savoir en quoi consiste la distinction entre le domaine du mental et du physique. Pour Davidson, l'anomie du mental est essentielle ; il est impossible que des lois psychophysiques existent, parce que les domaines du mental et du physique sont hétérogènes. Lorsque l'on parle du domaine du mental, on le fait en respectant non pas des lois comme on en retrouve en science, mais des normes de rationalité, comme par exemple le principe de charité<sup>11</sup>. Ces normes de rationalité sont *a priori* et nécessaires.

S'il existait des lois reliant les concepts de la psychologie à des concepts physiques, il deviendrait en principe possible de formuler des lois strictes de la psychologie. Si cela était le cas, des explications physicalistes du comportement d'autrui prendraient prééminence sur les explications basées sur les normes de rationalité, ce qui est inacceptable. De plus, il ne devrait pas être possible de faire des prédictions sur la vie mentale d'un individu comme on peut le faire pour les réactions chimiques, sur la base des généralisations de la chimie, pourtant des lois strictes de la psychologie nous le permettraient.

---

<sup>11</sup> Selon lequel, pour interpréter correctement le comportement d'autrui, il est préférable de toujours attribuer aux autres les intentions les plus rationnelles.

Essentiellement, le monisme anomal est un dualisme des événements joint à un monisme ontologique. Cette théorie de l'esprit définit la relation entre les événements mentaux et physiques comme la relation d'identité, mais évite le réductionnisme.

### **Problèmes de causalité**

Jusqu'à maintenant, nous nous sommes préoccupés principalement du problème de la relation entre le corps et l'esprit. Plusieurs théories tentent de définir cette relation en des termes matérialistes non-réductionnistes, c'est le cas pour le monisme anomal de Davidson. Dans la présente section, nous nous pencherons sur un second problème, inhérent à la position non-réductionniste, qui est celui d'expliquer le pouvoir causal des propriétés mentales. Nous nommerons désormais ce problème « problème de la causalité mentale » par souci de brièveté. Nous verrons d'abord une première incarnation de ce problème chez Davidson. Plus tard nous en verrons une deuxième incarnation chez Kim. De plus, des solutions pour chaque théorie seront proposées.

Le problème de la causalité mentale, sous sa forme la plus générale, met en doute une supposition toute simple, selon laquelle toutes les propriétés d'un événement mental sont causalement pertinentes.

Lorsqu'un événement cause l'occurrence d'un second événement, on assume généralement que c'est en vertu du fait que ce premier événement possède certaines propriétés particulières. Par exemple, lorsqu'un joueur de golf frappe une balle, l'angle et la portée du tir en résultant dépendront des propriétés de la cause instanciée, c'est-à-dire la force de l'impact, la forme du bâton utilisé, de la technique du joueur, etc. La couleur du bâton du joueur, le prix de son bâton, l'endroit où le bâton a été acheté, sont toutes des propriétés n'ayant aucune influence sur la trajectoire finale de la balle de golf. Certaines propriétés comme celles-là ne sont pas causalement pertinentes. En présence d'un cas isolé, il est peut-être difficile de

différencier les propriétés pertinentes de celles qui ne le sont pas. Les propriétés pertinentes sont celles qui sont constamment présentes lors de la succession d'événements similaires. Pour reprendre l'exemple du joueur de golf, si ce joueur effectue un « swing » en tout point similaire, dans les mêmes circonstances, mais que seule la couleur de son bâton n'est pas la même, il obtiendra une trajectoire identique à la première fois. Ceci nous permet d'induire que la couleur du bâton du joueur n'est pas une propriété causalement efficace.

Il est généralement admis que nos états mentaux jouent un rôle important en ce qui concerne notre comportement, nos actions, nos réactions, etc. Ces états mentaux doivent pouvoir figurer dans l'explication causale d'une action. Il s'agit là du principe d'interaction causale admis par le monisme anomal. Le problème de la causalité mentale est le suivant : *En quoi les propriétés mentales d'un événement mental contribuent-elles au rôle causal que peut jouer cet événement ?* Le problème de la causalité mentale vient du fait que certaines théories de l'esprit monistes ne réussissent pas à concilier (a) la pertinence causale de ces propriétés avec (b) une conception non-réductionniste.

Le problème a été mis en évidence d'abord dans la théorie de l'identité des occurrences de Davidson. Selon Cynthia Macdonald<sup>12</sup>, ce problème se généralise à toutes les théories de l'identité monistes non-réductionnistes admettant comme Davidson l'anomie du mental. Nous allons suivre sa formulation du problème, parce qu'elle constitue une des plus claires et concises formulations de la littérature portant sur ce sujet.

Le problème de la causalité mentale provient d'abord de trois prémisses essentielles du monisme anomal.

( i ) – Le principe d'interaction causal. « PIC »

<sup>12</sup> Macdonald, Cynthia. 1989. *Mind-Body Identity Theories*, Routledge : London & New York

( ii ) – Le caractère nomologique de la causalité. « CNC »

( iii ) - L'anomie psychophysique et psychologique du mental. « APPM »

Ce qu'on reproche au monisme anomal, c'est de ne pas savoir concilier fermement ces trois prémisses. Plusieurs auteurs<sup>13</sup> ont prétendu que (i), (ii) et (iii) sont incompatibles. En effet disent-ils, comment est-il possible que les événements mentaux entrent en relation causale, s'ils ne peuvent pas figurer dans des lois strictes? Selon la définition Huméenne de la causalité, si les événements mentaux ne figurent ni dans des lois, ni dans des généralisations, ils ne peuvent pas être considérés comme entrant en relation causale.

Ces auteurs affirment tous qu'une des trois prémisses doit être rejetée ou amendée. Certains affirment que les prémisses (i) et (iii) sont essentielles, et critiquent la nécessité de (ii), la définition huméenne de la causalité. D'autres ont affirmé que (i) et (ii) étaient irréfutables, et exigent le rejet de l'anomie, sous peine de céder à l'épiphénoménisme. Nous ne nous intéresserons ici qu'à la seconde option, celle de Kim, attaquant la nécessité de l'anomie du mental.

Suivant tout ce qui a été dit précédemment à propos du monisme anomal de Davidson, un lecteur attentif aura compris que cette objection est injustifiée. La prémisses « PIC » est compatible avec l'anomie du mental et la prémisses « CNC », parce que les causes et effets n'ont pas à être couverts par une généralisation nomique sous toutes leurs descriptions, mais seulement sous l'une d'entre elles. Ainsi, un événement mental peut figurer dans une loi stricte sous une de ses descriptions, c'est-à-dire *sous une description physique*. Cela a déjà été dit plus d'une fois dans le présent chapitre. Néanmoins, il n'existe pas de généralisation liant un type d'événement mental avec un type d'événement physique. Nous ne pouvons pas non plus affirmer qu'un événement mental type sera toujours descriptible dans les mêmes termes physiques, puisque les types mentaux sont réalisés de façons multiples. Les trois prémisses sont donc compatibles entre elles.

---

<sup>13</sup> Entre autres, Kim, 1993



Kim revient à la charge, en soulignant le fait que ce ne sont pas toutes les propriétés des événements subsumés sous une loi qui sont pertinentes. Si on en croit la solution de Davidson, les événements ne figurent dans des généralisations que sous une description physique, et donc pas en vertu de leurs propriétés mentales. Selon Kim, la défense du principe d'interaction causale requiert plus que le contre-argument de Davidson. Pour défendre ce principe, il faudrait défendre le fait que les événements mentaux puissent être des causes *en vertu* de leurs propriétés mentales.

Pour le bien de son argument, Kim fait le passage de l'interaction des événements à l'interaction des propriétés en amendant le principe « CNC » comme suit ;

(ii\*) le principe du caractère nomologique des propriétés causalement pertinentes. Ce principe stipule que les propriétés causalement pertinentes d'un événement doivent pouvoir figurer dans une loi ou une généralisation vraie exprimant une régularité.

Il pose ensuite la question de savoir en vertu de quelles propriétés causalement pertinentes peut-on dire qu'un événement mental cause un événement physique ? Il existe deux réponses possibles, et elles sont toutes deux problématiques pour le monisme anomal. La première est que c'est en vertu de propriétés mentales que les événements mentaux causent l'occurrence d'événements physiques. Cette solution a la conséquence de faire apparaître des propriétés mentales dans des généralisations, ce qui contredit à la fois l'anomie du mental et la clôture causale du domaine physique. Cette solution est exclue d'emblée. La seconde solution est évidemment de répondre que c'est seulement en vertu de propriétés physiques que les événements mentaux causent l'occurrence d'événements physiques. Cette solution est cohérente avec les deux autres principes cités plus haut (PIC) et (APPM). Malheureusement, même si ces événements possèdent des propriétés mentales, ces dernières ne figurent pas dans des généralisations vraies, donc elles ne sont pas des

propriétés causalement pertinentes. La seconde solution relègue les propriétés mentales au rang d'épiphénomènes, puisque celles-ci n'influencent en rien le pouvoir causal des événements.

Il demeure possible de conserver nos deux prémisses (PIC) (CNC\*) conjointement avec l'efficacité causale des propriétés mentales si on admet la réduction des propriétés mentales aux propriétés physiques. Dans ce cas, les propriétés mentales auraient effectivement le même pouvoir causal que les propriétés physiques, puisqu'elles seraient réduites à ces dernières. Malheureusement cette solution n'est pas envisageable pour la majorité des défenseurs du monisme anomal, qui s'opposent tant au réductionnisme des événements qu'au réductionnisme des propriétés. En effet, l'admission du réductionnisme entraîne l'abandon de l'anomie du mental. Que devient le monisme anomal sans l'anomie ? Cette solution n'en est pas vraiment une puisqu'elle anéantit la théorie de Davidson dans ses fondements.

Il faut comprendre que, même si Davidson acceptait le principe amendé (ii.\*), il ne serait pas nécessairement contraint au réductionnisme ou à l'abandon de l'anomie du mental. L'argument de Kim semble contraindre Davidson à admettre que les propriétés mentales des événements ne sont pas causalement pertinentes. Néanmoins, les événements mentaux eux-mêmes sont causalement pertinents. L'objection de Kim peut donc être acceptée par Davidson sans que cela n'affecte sérieusement l'intégrité du monisme anomal. À moins que l'on ne tienne absolument à l'importance des propriétés, comme le fait Kim, l'épiphénoménisme des propriétés mentales est sans conséquence, et Davidson semble l'avoir accepté, sinon toléré.

## Chapitre 3

Que ceux qui ont été convaincus par l'argument précédent de Kim se réjouissent ; voici venu le temps d'aborder sa solution au problème de la relation corps/esprit. Elle porte le nom de « physical realisationism ». Cette solution repose sur une théorie des événements qui diffère de celle de Davidson. Nous allons donc d'abord voir dans le présent chapitre quelle est cette autre définition des événements, proposée par Kim. Ensuite, nous verrons tour à tour les deux aspects de sa théorie de l'esprit, la relation de survenance et la relation de réalisation. Finalement, nous allons voir de quelle manière la théorie de Kim est accablée, elle aussi, par le problème de la causalité mentale.

### **L'événement comme instance d'une propriété**

Nous avons vu au chapitre précédent que pour Davidson, un événement est identifié par ses causes et ses effets. Plusieurs descriptions, tant physiques que mentales, peuvent faire référence à un seul et même événement. Selon cette définition des événements, un événement mental peut aussi être un événement physique, car un seul événement est capable de satisfaire une multitude de descriptions. Davidson va même plus loin en affirmant que tous les événements mentaux doivent nécessairement être aussi des événements physiques. La relation entre ces deux types d'événements se résume donc en la relation d'identité.

Un grave problème concernant la théorie des événements de Davidson pourrait nous amener à rejeter cette position. Il semble que le critère d'identité des événements de Davidson soit circulaire. Supposons que l'on ne sache pas si deux événements  $x$  et  $y$  sont réellement un seul et même événement. Si l'on désire vérifier leur identité il faudra vérifier l'identité de leurs causes et effets respectifs. Supposant que la cause de  $x$  soit l'événement  $x_2$  et que la cause de  $y$  soit l'événement  $y_2$ , pour poser l'identité de  $x$  et  $y$  on doit d'abord démontrer que leurs causes sont identiques, donc que  $x_2$  et  $y_2$  sont identiques. L'identité de ces deux causes passe à son tour par

l'identité de leurs causes respectives,  $x_3$  et  $y_3$ . Notre problème initial se répète donc pour ces causes... L'identité concrète de deux événements est ainsi pratiquement impossible à fonder.

C'est entre autre pour cette raison qu'une théorie des événements concurrente à été proposée par Jaegwon Kim<sup>14</sup>. Chez Kim, cela est l'essentiel de sa théorie, un événement se définit comme l'instanciation d'une propriété  $P$  par un objet  $x$  à un temps  $T$ . L'importance des propriétés dans cette définition est cruciale. Contrairement à Davidson, où les propriétés relevaient du domaine de la description des événements et n'avaient pas d'efficacité causale, chez Kim la propriété est constitutive de l'événement et causalement efficace. Le critère d'identité d'un événement est la propriété qu'il instancie au moment  $T$ . En somme, Kim défend un réalisme des propriétés. L'instanciation d'une propriété dans un objet, au moment de son apparition, constitue un événement. On constate d'emblée que l'ontologie de Kim sera constituée d'une multitude quasi infinie d'événements. En effet, un seul objet, même dans l'espace d'un moment, revêt un grand nombre de propriétés. De plus, si on considère les conjonctions et disjonctions de propriétés comme étant des propriétés en soi, comme le permettent les opérations Booléennes, à partir de l'ensemble des propriétés simples d'un objet, on obtient un nombre quasi infini de propriétés, et par le fait même un nombre quasi infini d'événements affectant un objet au même moment.

Chaque description d'une situation, aussi subtilement différente soit-elle, renvoie à un événement en propre. Ainsi, lorsque je ferme la porte, que je touche la poignée de cette porte, que j'articule mon bras vers la porte, que je cherche à sortir, que je quitte un ami, etc. , je ne pose pas qu'un seul et même geste, qui serait chez Davidson l'articulation de la poignée de porte par ma main. En fait, je cause la réalisation d'une multitude d'événements simultanés. Certains critiques de Kim lui ont reproché cette prolifération d'événements.

---

<sup>14</sup> Kim, Jaegwon. 1993. "Events as Property Exemplification" Chap. in *Supervenience and Mind*, p33-52. Cambridge: Cambridge U. Press.

Le critère d'identité des événements de Kim réfère donc à la propriété qu'un objet instancie. Si cette propriété fait partie de la famille des propriétés mentales, alors l'événement lui-même sera un événement mental. Dans cet ordre d'idée, si on désire donner une description de la relation existant entre les événements mentaux et les événements physiques, on doit logiquement la décrire en termes de relation entre des propriétés. Ce que va faire Kim dans un premier temps, c'est de définir cette relation comme étant la survenance des propriétés mentales sur les propriétés physiques.

## **Relation de survenance**

### **Survenance faible**

Kim propose une nouvelle façon de définir la relation existant entre les événements mentaux et physiques. Cette redéfinition passe par la relation de survenance. Il s'agit d'une relation de covariance entre des familles de propriétés. On a d'abord proposé cette relation pour expliquer les propriétés morales<sup>15</sup>. On affirme que Davidson lui-même aurait été le premier à introduire ce concept en philosophie de l'esprit. Malgré cela, c'est Kim qui a apporté le plus de lumière sur cette relation. La relation de survenance concerne des familles de propriétés et elle indique que pour chaque instanciation d'une propriété membre d'une première famille il existe nécessairement une instanciation d'une propriété membre d'une seconde famille. On nomme les membres de la première famille « propriétés survenantes » et ceux de la seconde famille « propriétés de base ». Ces familles sont covariantes. Par covariance, on veut exprimer l'intuition selon laquelle une variation dans les propriétés survenantes est toujours accompagnée par une variation dans les propriétés de bases. Le concept de survenance a d'abord été introduit en philosophie de l'esprit dans le but avoué de défendre un matérialisme non-réductionniste, cohérent avec la réalisation multiple.

---

<sup>15</sup> Hare, R. M. 1952. *The Language of Morals*, Oxford : Clarendon Press.

La covariance semble indiquer une certaine dépendance des propriétés survenantes relativement aux propriétés de base. Il existe plusieurs façons d'exprimer la covariance des propriétés mentales et physiques. Malheureusement, une grande partie des définitions de la survenance psychophysique, proposées par Horgan, Lewis, et d'autres, n'expriment pas une relation de dépendance. Ils proposent une définition de la survenance faible.

La survenance faible s'exprime souvent comme ceci ; deux objets que l'on ne peut pas distinguer en vertu de leurs propriétés physiques ne peuvent pas être distingués en vertu de leurs propriétés survenantes. Inversement, la survenance faible admet que deux objets indiscernables en vertu de leurs propriétés survenantes puissent être différents en vertu de leurs propriétés physiques. Cela est possible parce qu'une propriété survenante peut avoir une multitude de bases possibles. Deux objets peuvent avoir des propriétés physiques différentes, mais tous deux posséder une même propriété survenante. D'où l'attrait de la relation de survenance ; elle s'accorde avec la réalisation multiple.

On suppose généralement que les propriétés mentales sont des propriétés survenants sur les propriétés physiques. Une propriété mentale survient sur une multitude de propriétés physiques. La survenance faible n'explique pas ce qui fait en sorte qu'il existe une dépendance apparente entre deux familles de propriétés. Elle exprime toutefois une condition minimale aux théories de l'esprit se disant physicalistes : elles doivent respecter la survenance faible des propriétés mentales sur les propriétés physiques.

Selon la survenance faible, si deux personnes sont indiscernables en ce qui concerne leurs propriétés de base, par exemple leurs propriétés physiques, alors nécessairement elles doivent aussi être identiques en ce qui concerne leurs propriétés survenantes, par exemple leurs propriétés mentales. La valeur de la nécessité exprimée dans cette définition générale peut varier selon les définitions plus spécifiques de certains auteurs.

Kim exprime ainsi la relation de survenance faible concernant deux familles closes de propriétés, A et B, :

A survient faiblement sur B si et seulement si nécessairement pour des objets ou événements  $x$  et  $y$  si  $x$  et  $y$  partagent toutes leurs propriétés en B, alors  $x$  et  $y$  partagent toutes leurs propriétés en A, c'est-à-dire que l'indiscernabilité en vertu de B entraîne l'indiscernabilité en vertu de A.<sup>16</sup>

Kim dit de cette définition de la relation de survenance qu'elle est *faible* parce qu'elle ne représente pas une relation de dépendance, mais seulement une relation de covariance. La covariance que l'on peut identifier entre les propriétés physiques et mentales se limite souvent à un seul monde possible, dans les définitions de la survenance faible. Dans ce contexte, il est possible d'imaginer un monde possible répondant effectivement à la contrainte de la covariance (indiscernabilité en B entraîne indiscernabilité en A) physiquement indiscernable du monde actuel, dans lequel seul les reptiles sont dotés de propriétés mentales ! On préférerait pouvoir affirmer que les propriétés mentales *dépendent* de la présence d'un ensemble fini de propriétés physiques possédées uniquement par des être vivants et conscients, parce que cela serait plus cohérent avec nos aspirations physicalistes. La survenance faible ne nous permet pas de le faire et voici pourquoi...

Selon la survenance faible, dans un monde possible donné, appelons le M1, deux individus physiquement indiscernables devront nécessairement être mentalement indiscernables. Appelons ces deux individus Bob#1 et Bébert#1. L'ensemble des propriétés physiques ( $PP1, PP2, PP3, \dots, PPn$ ) de Bob#1 est identique en tout point à l'ensemble des propriétés physiques de Bébert#1 ( $PP1, PP2, PP3, \dots, PPn$ ). Il en va de même de l'ensemble ( $PM1, PM2, PM3, \dots, PMn$ ) les propriétés mentales de Bob#1 et Bébert#1. Dans un second monde possible, M2, Bob#2 et Bébert#2 sont aussi indiscernables l'un à l'autre, et ont tous deux les mêmes

<sup>16</sup> Kim, Jaegwon. 1993. "Concepts of Supervenience", Chap. in *Supervenience and mind*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 58. (la traduction est la mienne).

propriétés physiques et mentales, respectant ainsi la relation de survenance faible. Qui plus est, ces quatre individus possèdent tous les mêmes propriétés physiques l'ensemble des propriétés ( $PP1, PP2, PP3, \dots PPn$ ). Ce sont quatre individus parfaitement indiscernables au point de vu physique. Qu'est-ce que la relation de survenance faible nous permet de conclure de cette situation? Nous voudrions pouvoir dire que ces quatre individus sont mentalement indiscernables. Malheureusement cela n'est pas le cas. La relation de survenance faible ne vaut que pour un monde donné. Ainsi ce ne sont pas nécessairement les mêmes propriétés de base qui sous-entendent les propriétés mentales dans ces deux mondes possibles. Dans le monde M1, l'ensemble ( $PP1, PP2, PP3, \dots PPn$ ) partagé par deux individus, constitue la base de l'ensemble de propriétés mentales ( $PM1, PM2, PM3, \dots PMn$ ). Dans le monde M2 par contre Bob#2 et Bébert#2 peuvent avoir un ensemble quelconque de propriétés mentales ( $PM1^*, PM2^*, PM3^*, \dots PMn^*$ ), ou bien même ne pas en avoir du tout. La seule condition posée par la survenance faible est que ces deux individus soient indiscernables en vertu de leurs propriétés mentales. Si l'un possède les propriétés ( $PM1^*, PM2^*, PM3^*, \dots PMn^*$ ) alors l'autre aussi doit nécessairement les avoir.

Dans chaque monde possible, l'ensemble des propriétés physiques sur lesquelles les propriétés mentales surviennent peut être différent. Il est même compatible avec la survenance faible que dans un monde possible il n'existe *aucune* propriété mentale. Cela est dû à la formulation de la survenance faible. La seule condition étant que l'indiscernabilité en A corresponde toujours dans un même monde possible à une indiscernabilité en B, alors il est cohérent de soutenir que dans un certain monde possible tous les individus partageant les mêmes propriétés physiques partagent aussi la propriété de ne pas avoir de propriétés mentales.

Kim voit là un problème fondamental soulignant la faiblesse de cette formulation de la survenance. Selon lui, les théoriciens de l'esprit y faisant appel ne trouveront pas dans la survenance faible la relation de dépendance escomptée. C'est pourquoi il tente de formuler une relation de survenance forte.



### Survenance forte

Selon la survenance forte, la nécessité de la relation de survenance doit être suffisamment robuste pour se transmettre dans tous les mondes possibles. Il existe plusieurs formulations de cette relation. Selon la description de la survenance comme relevant d'une nécessité factuelle, logique ou métaphysique, la définition de la survenance ne sera pas la même, et ne possédera pas la même force. En bref, nous voudrions que cette relation possède suffisamment de pouvoir explicatif et prédictif concernant l'esprit, mais sans de solides arguments nous nous retrouvons avec la survenance faible.

Kim suggère d'abord de reformuler la relation de survenance faible comme ceci :

A survient faiblement sur B ssi nécessairement pour toute propriété F de A, si un objet  $x$  possède F, il existe une propriété G de B que possède  $x$ , et si un objet  $y$  a G, il a F.

Cette seconde formulation respecte la première. Elle concerne les propriétés en tant que telles plutôt que les familles de propriétés. Elle exprime le fait que la relation de survenance faible implique qu'une corrélation entre deux propriétés particulières doit se reproduire pour chaque occurrence de la propriété survenante. Cette corrélation est toutefois relative à un monde possible. La survenance faible voudrait donc aussi dire que pour chaque monde possible, on peut formuler des paires du type de F/G, reliant propriétés de base et propriétés survenantes. Kim n'exclut pas que, pour une même propriété F, il puisse exister plus d'une propriété de base comme G.

En s'appuyant sur cette formulation de la survenance, Kim va démontrer ce qui doit être apporté à la survenance faible pour en faire une relation de dépendance. Il modifie la définition de la survenance faible de la façon suivante :

A survient sur B ssi nécessairement pour toute propriété F de A, si un objet  $x$  possède F, il existe une propriété G de B que possède  $x$ , et si un objet  $y$  a G, il a *nécessairement* F.

Cette nécessité est le ciment qui fait tenir la dépendance d'une propriété (F) par rapport à une autre (G) pour tous les mondes possibles. Les paires de type F/G devraient donc nécessairement tenir pour tous les mondes possibles. F ne se réduit pas pour autant à G puisque cette propriété peut apparaître dans plus d'une paire. Néanmoins, lorsque G est présent il détermine la présence de F.

La relation de survenance est une candidate idéale pour expliquer le rapport entre l'esprit et le corps. Si les propriétés mentales surviennent de façon nécessaire sur les propriétés physiques, alors l'esprit ne possède pas cette indépendance cartésienne par rapport au corps qu'on lui attribuait jadis. Cette conception de l'esprit est cohérente avec le matérialisme, car elle n'affirme pas qu'il existe autre chose que des objets physiques. La catégorie du « mental » renvoie aux *propriétés* appartenant à des objets ou des événements qui sont toujours physiques. Répétons-le, on ne parle pas ici d'objets, d'événements ou de substance mentale, mais bien de propriétés mentales.

Formulée comme nous l'avons fait, la relation de survenance faible est compatible avec le monisme anomal de Davidson. Lui-même a déjà exprimé cette opinion. En accord avec le monisme anomal, un événement mental particulier est identique à un événement physique en vertu du fait que le premier peut être décrit comme une instance d'une propriété mentale, le second décrit comme l'instance d'une propriété physique, et que ces deux instances sont en fait un seul et même événement.

Par contre, Davidson est en fort désaccord avec la formulation de paires de propriétés de type F/G. Ce type de paires ouvrirait la porte à la formulation de lois psychophysiques. Nous ne pouvons pas dire que les prédicats de la psychologie sont reliés aux prédicats neurologiques au même sens que sont reliés « être rouge » et

« être coloré ». Ainsi G n'implique pas logiquement F. Cela n'exclut pas que d'autres formes de nécessité puissent expliquer la dépendance de F sur G, quoi qu'en dise Davidson.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, la relation de survenance est aussi cohérente avec la réalisation multiple. La survenance du mental stipule seulement qu'il existe une co-instantiation nécessaire entre les familles de propriétés mentales et physiques. Elle n'implique pas que les propriétés mentales soient toujours réalisées par les mêmes propriétés physiques. Elle implique seulement que les propriétés mentales soient réalisées par au moins une propriété physique quelle qu'elle soit. Ainsi, toute propriété mentale doit nécessairement être réalisée par une propriété physique de base mais cette propriété de base n'est pas toujours nécessairement la même. La survenance forte ajoute la contrainte suivante : l'ensemble des propriétés physiques de base doit rester le même pour tous les mondes possibles.

Ce n'est pas innocemment que nous rappelons ici l'argument de la réalisation multiple. En fait, le concept de réalisation a été récupéré par Kim dans le but d'expliquer plus en détail la relation corps/esprit. En effet, Kim aurait senti que même la survenance forte ne peut pas constituer une théorie de l'esprit en soi. Plusieurs théories de l'esprit concurrentes sont en mesure d'adopter la survenance forte de façon cohérente. L'émergentisme en est un exemple. Il faut donc faire un autre bout de chemin avec Kim afin de comprendre sa théorie de l'esprit dans son entier.

### « Physical realisationism ».

On attribue à Putnam et Fodor la double paternité de l'argument de la réalisation multiple. On se le rappelle, cet argument visait à critiquer la théorie de l'identité des types. Selon cet argument, il est impossible de réduire un type mental à un type physique, étant donné que les types mentaux sont *réalisés* par une multitude de types physiques à travers les espèces. La notion de réalisation nous provient des sciences cognitives, plus particulièrement des théories computationnalistes. Dans ce

domaine, on fait généralement abstraction de la nature des types de base réalisant les fonctions mentales que l'on tente de mimer. Que ce soit l'état d'un système de neurones ou de transistors, les fonctions mentales sont supposées pouvoir être réalisées de façon similaire.

Le computationnalisme appartient à l'école de pensée fonctionnaliste, selon laquelle les types mentaux seraient en fait des fonctions survenant sur une base physique quelconque. Le fonctionnalisme représente un type de solution alléchant au problème de la relation corps/esprit, car il ajoute à la survenance le concept de réalisation. Tout simplement, les propriétés physiques de base constituent la réalisation des propriétés survenantes. Ainsi, une propriété physique instancie une propriété mentale lorsqu'elle correspond à la spécification causale de cette dernière.

Plus particulièrement, on dit des propriétés mentales définies fonctionnellement qu'elles sont des propriétés de propriétés physiques. Pour cette raison ont dit d'elles qu'elles sont des propriétés de deuxième ordre par rapport aux propriétés physiques. Cette classification, premier ordre, deuxième ordre, troisième ordre, etc. , ne doit pas être prise comme absolue, car elle est relative aux domaines concernés. Elle s'inscrit dans la vision méréologique des sciences, que nous avons abordée plus tôt en même temps que la notion de réductionnisme. Relativement au cas présent, les propriétés mentales sont définies comme les propriétés qu'ont certaines propriétés de remplir un rôle causal préalablement spécifié. Si une propriété physique remplit un tel rôle, elle instancie une propriété de deuxième ordre.

Reprenons l'exemple de la douleur. Si la douleur est définie comme la propriété qu'ont certaines propriétés de causer un réflexe involontaire, une sensation désagréable, etc. , elle sera instanciée à chaque fois que ces conditions seront remplies. Une propriété de système comme « l'activation de la fibre *c* » constituera une réalisation de la douleur si elle a la propriété de causer ces réactions.

La théorie de l'esprit de Jaegwon Kim est la conjonction de ces deux suppositions : la survenance forte du mental et le réalisationnisme. Assumons que si  $x$  possède  $F$  et  $G$ , alors si  $y$  possède  $G$  il doit aussi posséder  $F$ . Dans ce cas, cela s'explique par le fait que  $G$  est la réalisation de  $F$ .  $G$  réalise  $F$ , parce que  $F$  peut être défini comme une fonction, c'est-à-dire un rôle causal, et que  $G$  remplit le rôle causal exigé par  $F$ . En ce sens, dans un objet  $x$ ,  $F$  et  $G$  constituent deux instances simultanées de propriétés,  $G$  étant une propriété de premier ordre et  $F$  une propriété de deuxième ordre. En supposant de plus que cette survenance est forte, on en conclut que la relation de réalisation entre  $F$  et  $G$  est nécessaire.

La question cruciale à se poser à ce moment-ci est de savoir si le « physical realisationnism » de Kim est une théorie de l'identité des types ou de l'identité des occurrences. En effet, l'adhésion de Kim à la survenance forte le rapproche dangereusement de l'identité des types, et donc du réductionnisme. S'il est possible de poser des paires de propriétés nécessaires comme  $F$  et  $G$ , qu'est-ce qui nous retient d'affirmer que  $F$  se réduit à  $G$  ? Ici encore l'argument de la réalisation multiple surgit. On peut toujours défendre le point selon lequel  $F$  est réalisé par plusieurs types à travers les espèces, pas seulement  $G$ . Mais Kim semble réticent face à cet argument. En effet, au premier chapitre nous avons vu en quoi Kim veut défendre l'existence de propriétés disjonctives, contre l'argument de la réalisation multiple.

### **Problème du « physical realisationnism »**

Ici encore, on se préoccupe de savoir si les propriétés mentales sont causalement efficaces. L'argument cherche aussi à démontrer que, dans son état actuel, le « physical realisationnism » conduit à l'épiphénoménisme des propriétés mentales<sup>17</sup>, à moins d'accepter la réduction fonctionnelle des propriétés mentales. On ne réclame plus ici l'abandon de l'anomie du mental. Ce que l'on suggère d'abandonner dans cette théorie, c'est le non-réductionnisme. Par extension, l'abandon du non-réductionnisme entraîne la chute de l'anomie du mental, mais cela

<sup>17</sup> Kim, Jaegwon. 2000. *Mind in a Physical World*, Cambridge : MIT Press.

ne vas pas sans déplaire à Kim. Cette version du problème se nomme « l'argument de l'exclusion ».

L'argument de l'exclusion repose sur une formulation de la survenance forte qui identifie la survenance entre les événements à la survenance entre les propriétés de ces événements. Évidemment, cela n'est possible que si on accepte la théorie des événements comme instances de propriété, telle que proposée par Kim.

Pour le « physical realisationnist », l'instance d'une propriété mentale, par exemple  $M^*$ , survient nécessairement sur l'instance d'une propriété physique, prenons  $P^*$ . Qu'est-ce qui cause l'occurrence de  $M^*$  ? Cela est une question pertinente, étant donné que cette occurrence de propriété ne surgit pas de nulle part, et que le « physical realisationnism » suppose qu'il existe une interaction causale entre les propriétés mentales et physiques. On voudrait pouvoir dire que la cause de  $M^*$  est  $P^*$ . Malheureusement, cela n'est pas possible parce que la relation de survenance existant entre ces deux propriétés n'est pas une relation causale.  $M^*$  est instancié *parce que*  $P^*$  est instancié, mais  $P^*$  n'est pas la cause de  $M^*$ . Une propriété doit avoir été instanciée antérieurement pour causer l'instanciation de  $M^*$ .  $M^*$  et  $P^*$  sont toutes deux instanciées au temps  $t$ . Supposons l'existence d'une occurrence de propriété mentale antérieure à  $M^*$ ,  $M$ . Intuitivement, nous voudrions croire que rien ne s'oppose au fait que  $M$  puisse causer l'occurrence de  $M^*$ . Mais la considération suivante nous amène à douter de cette possibilité.

Comme  $M^*$  survient sur  $P^*$ , l'occurrence de  $M^*$  dépend fortement de l'occurrence de  $P^*$ . Si on cherche à identifier la cause de  $M^*$ , une solution intéressante serait de chercher la cause de  $P^*$ . Cette cause expliquerait du même coup l'occurrence de  $M^*$ . Nous voudrions dire que  $M$  cause  $M^*$ . Par le fait même, il est possible que  $M$  cause  $P^*$ . En effet,  $M$  est une propriété proximale et antérieure à  $P^*$ .  $M$  causerait l'occurrence de  $M^*$  indirectement en causant l'occurrence de  $P^*$ . Jusqu'à maintenant,  $M$  semble un bon candidat comme cause (indirecte) de  $M^*$ .

Selon Jaegwon Kim, la cause de  $P^*$  peut-être soit  $P$  soit  $M$ .  $P$  est la propriété de base sur laquelle  $M$  survient. Si  $P$  et  $M$  constituait toutes deux ensemble une cause suffisante de  $P^*$ , nous aurions là une réponse satisfaisante. Malheureusement ces deux occurrences constituent individuellement des causes suffisantes de  $P^*$ . En effet, en présence de deux causes suffisantes, l'une des deux doit être superflue parce que l'on considère généralement que l'une des deux causes aurait pu ne pas se produire sans que cela ne change l'histoire causale de notre chaîne d'événements. Dans le cas contraire, nous nous retrouverions devant un cas particulièrement fragile de surdétermination. Nous ne voulons donc pas accepter que  $P$  et  $M$  constituent, ensemble ou indépendamment, des causes simultanées et suffisantes de  $P^*$ .

Alors, quelle est la cause de l'occurrence de  $P^*$  ? Est-ce  $M$  ou  $P$  ? D'emblée,  $P$  semble le candidat idéal, puisque son occurrence représente une cause suffisante de l'occurrence de  $P^*$ , qu'il respecte la conception Huméenne de la causalité et la clôture causale du domaine physique.  $M$  pourrait aussi être considérée comme une cause suffisante de  $P^*$ , mais on voit mal ce qui nous ferait préférer cette cause à  $P$ . En somme, tous deux sont des causes suffisantes, mais il semble que  $P$  soit la cause réelle de  $P^*$  en vertu du principe de clôture causale du domaine physique. Si  $P$  cause  $P^*$ , il n'est pas légitime d'affirmer que l'occurrence de la propriété  $M^*$  est causée par l'occurrence de la propriété  $M$ . L'occurrence de la propriété  $M^*$  serait en réalité le fruit de la causalité existant entre les occurrences des propriétés  $P$  et  $P^*$ . La causalité entre  $M$  et  $M^*$  serait donc un épiphénomène.

En somme, puisqu'il veut respecter à tout prix le principe de clôture causale du domaine physique, le « physical realisationism » s'explique mal le principe d'interaction causale des propriétés mentales et des propriétés physiques. Se présente alors pour cette théorie, le problème fort important d'expliquer comment les propriétés mentales peuvent jouer un rôle quelconque dans l'histoire causale du monde physique.

Voici la formulation en détail de l'argument de l'exclusion, tel que proposé dans *Mind in a Physical World*. L'argument se présente sous la forme d'un dilemme. Il prend pour acquis la formulation citée plus haut de la survenance forte.

- (1) La survenance forte entre l'esprit et le corps est réelle ou ne l'est pas.
- (2) Si la survenance n'existe pas, il n'est pas possible de comprendre la possibilité de la causalité mentale<sup>18</sup>.
- (3) Supposons que l'instance d'une propriété mentale M cause l'instance d'une autre propriété M\*.
- (4) M\* survient sur la propriété de base P\*.
- (5) M\* est instanciée à cette occasion parce que (a) d'après notre hypothèse (3) l'instance de M cause l'instance de M\* dans cette occasion, (b) P\* est instanciée dans cette occasion, la base sur laquelle survient M\*.
- (6) M cause M\* en causant P\*. C'est comme cela que M cause l'instance de M\* dans cette occasion.
- (7) La propriété de base sur laquelle survient M est P.
- (8) P cause P\*, M survient sur P et M\* survient sur P\*.
- (9) Les relations causales M à M\* et M à P\* ne sont qu'apparentes, et ne proviennent en réalité que de la relation réelle entre P et P\*.

**Dilemme :**

- (10) Si la survenance est réelle, la causalité mentale est inintelligible, si elle n'est pas réelle, la causalité mentale est aussi inintelligible.

Kim affirme que ce dilemme concerne toutes les théories non-réductionnistes défendant la survenance corps-esprit. Cette affirmation est peut-être un peu trop forte. Son argument concerne particulièrement le réalisationnisme physique, dont Kim se dit lui-même être un défenseur. Plusieurs auteurs y ont répondu en disant que ce dilemme ne pouvait tout simplement pas être juste, puisque le principe

<sup>18</sup> Pourquoi? Parce qu'à l'heure actuelle la relation de survenance constitue la seule alternative physicaliste nous permettant d'expliquer que le domaine mental entre en relation causale avec le domaine physique sans que cela constitue une brèche au principe de clôture causale du domaine physique.



d'interaction causale est un présupposé qui ne dépend pas de la véracité de la relation de survenance. Selon eux, le fait que nos croyances puissent causer nos actions est une donnée brute de notre expérience quotidienne. De plus, nos habitudes explicatives incluent la majeure partie du temps nos croyances et nos dispositions à agir d'une façon plutôt que d'une autre. À cela Kim rétorque que ce genre de réponses correspond à un « free lunch », une voie de sortie facile, et que quiconque respecte la validité de son dilemme métaphysique devrait prendre le temps d'y trouver une solution plus solide, proprement philosophique, et non pas seulement pointer du doigt nos suppositions quotidiennes.

Le dilemme de l'exclusion est la cible d'une autre critique que l'on nomme l'argument de la généralisabilité. Burge<sup>19</sup> est un de ces critiques ayant dirigé l'argument de la généralisabilité pour montrer l'incohérence du dilemme de l'exclusion. Selon cet argument, le dilemme de l'exclusion va plus loin que seulement montrer l'inefficacité causale des propriétés mentales. Le dilemme, une fois généralisé à toutes les propriétés de deuxième ordre, a pour conséquence de reléguer toute l'efficacité causale aux propriétés de la physique atomique. En effet, si le dilemme se généralise à toutes les sciences spéciales, et non seulement à la psychologie, il montre que les propriétés des sciences spéciales n'ont pas d'efficacité causale en soi et que leur efficacité apparente repose sur les propriétés des sciences sous-jacentes. Suivant cette chaîne descendante, on se retrouve en face des propriétés fondamentales, celles de la physique élémentaire. Le dilemme de l'exclusion nous contraint à admettre que seules ces propriétés ont un réel pouvoir causal. Comme cette conclusion est inacceptable, cet argument démontre par l'absurde que le dilemme de l'exclusion doit être fallacieux.

L'argument de la généralisation pourrait par contre être pris comme montrant l'ampleur et la gravité du dilemme de l'exclusion, plutôt que son absurdité. Généralisé aux sciences spéciales, il démontre que, là où il existe relation de

---

<sup>19</sup> Burge, T. 1993. "Mind-Body Causation and Explanatory Practice", Chap. in *Mental Causation*, Heil, John et Mele, A. Oxford : Clarendon.

survenance, il existe un problème quant à expliquer le pouvoir causal des propriétés survenantes. L'argument de la généralisabilité repose sur un présupposé auquel ne souscrit pas nécessairement Kim à savoir, que toutes les propriétés des sciences spéciales entrent en relation de survenance avec des niveaux de science inférieur. Kim affirme seulement que la psychologie survient sur la biologie, et il ne s'avance pas au sujet des autres sciences. De plus, Kim affirme que l'explication de la relation de survenance entre deux sciences peut varier selon les sciences en question. Dans le cas de la psychologie par rapport à la biologie, il explique la survenance par la relation de réalisation. Quant aux autres sciences, leurs relations ne sont peut-être pas de l'ordre de la réalisation.

Pour sa part, Kim propose une solution proprement métaphysique, qui n'a pas plu à beaucoup de ses contemporains. Kim propose la réduction fonctionnelle des propriétés mentales aux propriétés physiques. Une fois réduites, les propriétés mentales auraient exactement le même pouvoir causal que les propriétés physiques. Cette réduction passe par l'identité des propriétés de deuxième ordre avec les propriétés disjonctives les réalisant. Ce passage au réductionnisme ne nous attache qu'à une seule supposition ne figurant pas dans la théorie du réalisationnisme physique. Cette supposition est que les propriétés mentales ne sont *rien de plus* que l'ensemble de propriétés physiques répondant à une spécification causale.

## Conclusion

Nous avons donc abordé depuis le premier chapitre trois explications de la relation entre l'esprit et le corps : l'identité des types, l'identité des occurrences et la survenance. Deux des trois respectent un même modèle de solution, en accord avec le non-réductionnisme et la réalisation multiple. Ces deux relations, identité et survenance, sont compatibles, mais peuvent aussi être adoptées indépendamment. L'identité des occurrences, exprimée dans l'Anomie du mental, avait pour but de défendre une position compatibiliste. L'argument de l'inefficacité causale des propriétés mentales a été construit pour mettre en doute la possibilité de ce compatibilisme. Il s'avère qu'effectivement les propriétés mentales seraient épiphénoménales chez Davidson, mais cela n'affecte pas l'intégrité de sa théorie. Le compatibilisme de Davidson n'est donc pas parfait sur toute la ligne.

La théorie du Réalisationnisme physique a ceci en commun avec l'Anomie du mental qu'elle est aussi sujette à l'argument de l'inefficacité causale des propriétés mentales. Dans cette théorie, l'argument est crucial et met en péril la possibilité de l'interactionisme mental. Kim propose la réduction fonctionnelle des propriétés mentales comme solution au dilemme. Ceci met aussi en péril la position compatibiliste que nous recherchons, qui est essentiellement non-réductionniste.

Où cela nous mène-t-il ? Nous avons cherché tant chez Davidson que chez Kim une position qui admette les trois supposés suivant de manière cohérente : le non-réductionnisme, le matérialisme et l'interactionisme causal. L'ajout de l'anomie à ces trois présupposés créant plus de problèmes qu'elle n'en résout, nous nous abstenons d'en parler d'avantage. Les deux théories abordés n'ont pas apporté les solutions escomptées. Nous sommes donc de retour au point de départ. Comment défendre le compatibilisme ?

Évidemment, plusieurs avenues nous sont offertes. Il est au-delà de nos habilités de toutes les évaluer ici. Néanmoins l'une d'elles vaut particulièrement la

peine d'être mentionnée ici. Elle suit la piste ouverte par Kim. Il s'agit de la solution de John Heil au problème de l'exclusion.

### **Heil, dispositions mentales contres propriétés de deuxième ordre**

Dans *Philosophy of Mind*<sup>20</sup>, Heil, propose une alternative à la position fonctionnaliste. Il reconnaît le problème de l'exclusion formulé par Kim et juge que ce problème ne peut pas être réglé dans le cadre du fonctionnalisme. L'idée de propriété de deuxième ordre, chérie par les fonctionnalistes, serait à l'origine du problème de l'exclusion. Elle provient du modèle méréologique des sciences, tacitement supporté par le fonctionnalisme. Selon les observations de Heil, ce modèle, hérité du positivisme logique, se base uniquement sur l'organisation des sciences et nullement sur l'organisation de la nature. Ce modèle sert de justification ontologique au concept de propriété fonctionnelle.

L'ontologie de Heil a pour base la supposition selon laquelle le monde serait composé d'objets simples et d'objets complexes. Les objets complexes possèdent des propriétés complexes. Ces objets complexes sont eux-mêmes composés soit d'autres objets complexes ou d'objets simples. Les objets simples ont pour leur part des propriétés simples. De plus, un objet complexe possède des dispositions et des qualités. Ces dispositions et qualités dépendent de la présence de propriétés complexes, qui dépendent elles-mêmes de propriétés simples et de leurs relations entre elles.

Les dispositions et qualités d'un objet sont souvent désignés dans le langage courant par des prédicats. Les prédicats mentaux sont des dispositions et qualités psychologiques d'un individu. Les dispositions d'un objet, entre autres ses pouvoirs causaux, dépendent aussi des propriétés simples de cet objet. La similitude des dispositions et des qualités existant entre plusieurs objets provient de la similitude dans l'organisation de leurs propriétés simples.

---

<sup>20</sup> Heil, John, 2004. *Philosophy of Mind*, New York : Routledge, 2e édition.

Si on accepte cette ébauche ontologique de base, il y a lieu de se poser la question suivante : *Est-ce que toutes les créatures auxquelles ont attribué le prédicat « éprouve de la douleur » ont en commun une seule propriété générique « éprouver de la douleur », qui est réalisée de façon multiple, ou ces créatures n'ont-elles qu'une vague similarité, dans l'organisation de leurs propriétés, faisant en sorte qu'elles « éprouvent de la douleur » ?*

Selon les fonctionnalistes, « éprouver de la douleur » est une propriété réelle de notre monde. Elle est une propriété d'ordre supérieur, réalisée de façon multiple. Pour qu'on puisse affirmer que le prédicat « éprouver de la douleur » s'applique à une créature, elle doit posséder cette propriété générique, en plus des propriétés réalisant « éprouver de la douleur ». En face du problème de l'exclusion, les fonctionnalistes ont trouvé deux solutions pour défendre l'efficacité causale des propriétés d'ordre supérieur. La première est de *réduire* les propriétés d'ordre supérieur à leurs réalisations. Ce faisant, les propriétés d'ordre supérieur acquièrent le pouvoir causal des propriétés de base. Cette solution contredit pourtant notre désir initial d'éviter une position réductionniste. La seconde solution qui a été proposée est de redéfinir la notion de causalité pour qu'elle puisse inclure toutes les propriétés figurants dans des lois, mêmes des lois *ceteris paribus*.

Heil affirme que l'introduction de propriétés génériques, comme « éprouver de la douleur » est superflus. Il refuse d'accepter la présence de propriétés de ce type, car il n'en voit ni la nécessité, ni l'utilité. On attribue le prédicat « éprouver de la douleur » à certaines créatures en vertu de la similarité des propriétés qu'elles possèdent et de leur organisation, et rien de plus. L'usage du prédicat détermine à lui seul quel sera l'ensemble des propriétés qu'un fonctionnaliste désigne comme « propriétés de base ». Contrairement aux fonctionnalistes, chez Heil ce n'est pas une propriété générique qui détermine cet ensemble.

Cette conception des prédicats repose sur une ontologie indépendante d'une quelconque théorie de l'esprit. Elle s'éloigne volontairement d'une vision stratifiée du

monde, comme on la retrouve dans le modèle méréologique des sciences. L'abandon de la notion de propriété générique est à la fois motivé et justifié par cette ontologie, et c'est tout à son avantage.

Avec son portrait ontologique dénué de propriétés d'ordre supérieur, Heil est en mesure de soutenir un monisme anti-réductionniste qui échappe à l'argument de l'exclusion tel que nous l'avons présenté au chapitre précédent. En ce sens l'ontologie de Heil constitue une alternative valide et intéressante aux théories de Davidson et Kim.

## Bibliographie

- Block, Ned. 1978. "Troubles with Functionnalism" Chap. In *Minnesota Studies in Philosophy of Science, vol. 9 : Perception and Cognition : Issues in the Foundations of Psychology*, p. 281-325. Mineapolis : University of Minesota Press
- Burge, T. 1993. "Mind-Body Causation and Explanatory Practice", Chap. in *Mental Causation*, Heil, John et Mele, A. Oxford : Clarendon.
- Chalmers, David. 1996. *The Conscious Mind: In Search of a Fundamental Theory*, Oxford: Oxford University Press.
- Churchland, Paul M. 1988. *Matter and Consciousness – Revised Edition : A Contemporary Introduction to the Philosophy of Mind*. Cambridge : MIT Press.
- Davidson, Donald. 2001. *Essays on actions and events*, 2e ed. , Oxford : Clarendon Press.
- Dretske, Fred. 1995. *Naturalizing the Mind*, Cambridge : MIT Press
- Hare, R. M. 1952. *The Language of Morals*, Oxford : Clarendon Press.
- Heil, John, 1992. *The Nature of True Minds*, Cambridge : Cambridge U. Press
- Heil, John. 2004. *Philosophy of Mind*, New York: Routledge, , 2e edition.
- Horgan, Terrence, 1976, "Reduction and The Mind Body Problem", Chap. In *Theories in Contemporary Psychology*, M. Marx and F. Goodson, 2e edition.
- Hutton, Sarah, 2004, *Anne Conway, A Woman Philosopher*, Cambridge University Press.
- Kim, Jaegwon. 1993. "Events as Property Exemplification" Chap. in *Supervenience and Mind*, p33-52. Cambridge: Cambridge U. Press.
- Kim, Jaegwon. 1993. "Epiphenomenal and Supervenient Causation" Chap. In *Supervenience and Mind*, p. 92-108. Cambridge: Cambridge U. Press.
- Kim, Jaegwon. 1993. "Concepts of Supervenience", Chap. in *Supervenience and Mind*, Cambridge : Cambridge U. Press, p. 53-78
- Kim, Jaegwon. 2000. *Mind in a Physical World*, Cambridge : MIT Press.

- Kripke, Saul. 1972. "Naming and Necessity", Chap. in *Semantics of Natural Language*, sous la direction de Davidson, Donald et Harman, p. 253-355, 763-769. Dordrecht : Reidel.
- Kripke, Saul. 1980. *Naming and Necessity*, Oxford : Blackwell and Cambridge : Harvard University press.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm. 1957. *Discours de Métaphysique et correspondance avec Arnault*, Introduction, texte et commentaire par LeRoy, George. Paris : Vrin.
- Lewis, David, 1966, "An Argument for the Identity Theory", in *Journal of Philosophy*, p. 17-25
- Macdonald, Cynthia. 1989. *Mind-Body Identity Theories*, Routledge : London & New York.
- Smart, J. J. C. 1969. "Sensations and Brain Process" in O'Connor, John (ed.) , *Modern Materialism : Readings on Mind-Body Identity*, p. 32-47. New York : Harcourt, Brace and World, Inc.
- Stich, Stephen. 1998. *Deconstructing the Mind*, Oxford : Oxford U. Press